Civilisations

Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines

64 | 2015

Enquêter en terrains difficiles

L'appel de la théorie : le terrain le plus difficile

Des crises d'identité de l'anthropologie

Jean Copans

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3943>

DOI : 10.4000/civilisations.3943

ISSN : 2032-0442

Éditeur

Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles

Édition imprimée

Date de publication : 22 décembre 2015

Pagination : 165-175

ISSN : 0009-8140

Référence électronique

Jean Copans, « L'appel de la théorie : le terrain le plus difficile », *Civilisations* [En ligne], 64 | 2015, mis en ligne le 30 décembre 2018, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3943> ; DOI : 10.4000/civilisations.3943

L'appel de la théorie : le terrain le plus difficile

Des crises d'identité de l'anthropologie

Jean COPANS

Résumé : Ce texte s'interroge sur le paradoxe (réel ou apparent) qui veut qu'aucun des thèmes de l'appel d'offre de ce numéro ne semble soulever ni explicitement ni implicitement la question de la réflexion théorique. Or toute discipline scientifique, y compris les sciences sociales, se définit d'abord par ses objets, son mode d'approche du réel mais aussi, et jadis c'était même son image de marque première, par sa conception explicative du champ analysé et par sa configuration de notions abstraites, les concepts, qui les abordent, les « construisent » et leur donnent sens. Centré sur l'anthropologie française ce texte rappelle très brièvement les conditions et les conséquences de la gestation de l'image de marque disciplinaire au cours du 20^{ème} siècle puis de sa décomposition et transformation au tournant du 21^{ème} siècle. Cet examen permet d'esquisser une hypothèse, après l'évocation de la variété des facteurs en cause, celle de la marginalisation du moment proprement théorique dans la demande institutionnelle et professionnelle actuelle. L'exemple des « lieux communs » qui dominent les études de la pauvreté et des pauvres depuis un quart de siècle dans les Suds confirme l'humanitarisation perverse qui parasite de plus en plus les terrains dits difficiles. L'oubli des principes épistémologiques inhérents à tout programme disciplinaire apparaît alors comme une impasse de première grandeur.

Mots-Clés : anthropologie, identité disciplinaire, moments de la recherche, pauvreté, sciences sociales, théorie.

Abstract: This paper tries to tackle a kind of paradox: theoretical reflection does not seem to be an explicit (or by the way implicit) preoccupation of this issue. However any scientific discipline, including those labeled social sciences, seem to be defined not only by its objects, its approach of reality but also by its type of explanation of the domain under consideration and by the configuration of the abstract notions, i.e. concepts, which designs it, constructs it and provides some sort of intellectual meaning. Half a century ago it was this overall conception that gave anthropology its reputation. Focused on French anthropology, this paper recalls briefly the makings and the evolutions of the discipline's image in the 20th century then its breaking down and transformation at the turn of this century. After a review of the various factors under consideration, the author suggests an explanatory hypothesis: that of the marginalization of the theoretical input as such. The case of poverty studies in the South reveal the false humanitarian spirit that pervades the so-called difficult and sensitive fields of today. This neglects of the epistemological basis of all scientific disciplinary projects, theoretical problematic, turns out to be a dead end and the most sensitive of all fields of research.

Keywords: anthropology, disciplinary identity, poverty, social sciences, steps in research, theory.

L'anthropologie aujourd'hui, notamment sur les terrains du Sud, est en proie à de nombreuses concurrences et juxtapositions, voire confusions avec les disciplines voisines de la sociologie et de la science politique, pour ne pas évoquer les rencontres plus fréquentes et divergentes entre les anthropologies du Nord et les nouvelles anthropologies des Suds. Ce sont les anthropologues qui, depuis au moins vingt ans, ont soulevé les premiers la préoccupation méthodologique et éthique de la « sensibilité » des nouveaux terrains des crises de la globalisation naissante et la bibliographie portant sur cette interrogation s'est accrue considérablement ces dernières années. Il nous faut d'ailleurs rappeler que les expressions « terrains sensibles » et « terrains difficiles » ne désignent en rien *a priori* des lieux de violence, d'affrontement physique et de conflit ethno-politique. En effet dès les années 1920 les premières tentatives d'anthropologie appliquée britannique avaient eu à s'affronter aux « difficultés » et aux « obstacles » à la modernisation coloniale rebaptisée, un tiers de siècle plus tard, selon les pays, développement capitaliste ou socialiste. Il suffit de lire quelques textes des années 1930-1950 de l'anthropologue britannique Lucy Mair, élève de Bronislaw Malinowski et marraine de la spécialisation de l'anthropologie appliquée dès les années 1930, pour s'apercevoir que les questions éthiques de l'utilité théorique et pratique de la discipline pour comprendre des terrains « sensibles » étaient déjà bien présentes dans la réflexion de l'anthropologie d'avant-guerre (Mair, 1969).

Cependant il serait tout à fait inexact d'imputer au seul changement social et culturel des sociétés étudiées d'une part, et aux mutations de leurs contextes globaux (le passage de la situation coloniale à la situation mondiale) d'autre part, les reformulations des préoccupations méthodologiques et déontologiques. C'est la configuration épistémologique et identitaire toute entière de la discipline qui est ici mise en cause et notamment les formes spécifiques de l'articulation entre les différents moments qui constituent toute recherche en science sociale : réflexions conceptuelles et méthodologiques, élaboration et conduite des enquêtes empiriques, formes d'écriture et de restitution, images ou usages professionnels des résultats et des textes, intensité plus ou moins forte des phases réflexives et autoréflexives. Bref, si les difficultés du terrain mobilisent tant, ouvertement et collectivement, l'attention des anthropologues depuis un quart de siècle, c'est probablement parce que ces derniers considèrent d'autres moments de la fabrication anthropologique comme moins prioritaires et moins « rentables ». Il est certain que l'image identitaire (voire « publicitaire ») de l'anthropologie a grandement changé depuis plusieurs décennies et que l'attrait pour la réflexion conceptuelle et théorique n'a plus la même aura pour les nouvelles générations du 21^{ème} siècle qui n'y perçoivent pas un moment de recherche (bibliographique, historique, archivistique, philosophique, lexicologique) aussi indispensable qu'auparavant. Cette attitude se comprend d'ailleurs d'autant mieux que la maîtrise de cette tradition, une tradition hypermondialisée aujourd'hui, est devenue quasiment impossible au seul niveau individuel alors que l'initiation au métier d'anthropologue reste, du moins en France, encore largement marquée par l'individualisation de la production doctorale et des carrières universitaires et de recherche. Enfin l'idiosyncrasie française tout à fait particulière du nationalisme méthodologique de l'anthropologie aux définitions plurielles et partielles trop nombreuses (ethnologie, anthropologie, ethnographie sociologique) complexifie considérablement la compréhension du champ référentiel originel.

La longue gestation de l'image de marque disciplinaire au 20^{ème} siècle et sa décomposition progressive au tournant du 21^{ème} siècle

L'anthropologie, comme toutes les autres sciences sociales, et comme les humanités, est soumise à une histoire contextuelle et plurielle qui remet de plus en plus en cause, par principe sociologique, toute tentative de définition unificatrice et unique. Les modes de gestation, de construction et de fonctionnement de la discipline aux échelles nationales, internationales et aujourd'hui mondiales apparaissent comme variés, éclatés, contradictoires, en un mot comme tout à fait hétérogènes sur la longue durée séculaire du 20^{ème} siècle. La multiplicité des définitions communes ou même sophistiquées de l'anthropologie (comme de la sociologie) interdit donc toute synthèse spontanée et consensuelle, ce qui explique la multiplicité hétéroclite des images de soi disponibles à une période donnée dans les champs académiques, institutionnels, éditoriaux, professionnels ou encore de l'opinion commune même « cultivée » (Copans, 2009).

L'absence de références communes, au-delà d'une appellation devenue fourre-tout, fait du champ disciplinaire un *patchwork* de plus en plus individuel (et individualiste) où le discours commun, lorsqu'il existe, est constitué d'emprunts *ad hoc*, voire temporaires (et à la mode) ou d'interprétations souvent très personnelles. Les choix sont autant le fait de préférences plus ou moins bricolées et vulgarisées que de méconnaissances en tout genre. Cette espèce d'éclectisme n'a guère de logique conceptuelle en ce sens qu'il est malheureusement soumis par définition à la nature des cultures référentielles et empiriques de chacun des chercheurs, plus mobilisés par leurs préoccupations personnelles que par la volonté de contribuer à un bien commun disciplinaire. Bien entendu les cheminements personnels des dizaines de milliers d'anthropologues et d'apprentis anthropologues existant de par le monde sont ce qu'ils sont et méritent le respect. Mais comment faire le lien entre toutes ces particularités individuelles ou micro-collectives, voire « nationales », et les manières et dynamiques des champs professionnels, institutionnels et éditoriaux dans leur ensemble ? N'a-t-on pas besoin tout de même de quelques idées ou repères communs ou faut-il carrément penser que les spécificités disciplinaires doivent disparaître au sein d'une immense science sociale où l'anthropologie est perdante par avance face à des disciplines plus « actuelles » et mieux reconnues publiquement et médiatiquement comme la sociologie, la science politique ou surtout l'économie ?

Le message anthropologique s'est senti investi dès ses origines par une forte conviction démonstrative, par conséquent explicative et descriptive, parallèle aux préoccupations paléontologiques, préhistoriques et archéologiques de la quête des origines de l'humanité qui ont tant mobilisé le 19^{ème} siècle. Pourtant « les Grands Récits », la dénomination très critique et déconstructionniste de ce passé intellectuel par l'approche post-moderne des années 1975-1990, forment le noyau même, historique et épistémologique, de la démarche globale de l'anthropologie. Ils furent même pendant longtemps sa seule raison d'être. Cet *ethos* scientifique a en effet dominé les façons de définir, de saisir et d'expliquer les objets et les préoccupations de la discipline jusqu'au tournant des années 1980 comme le rappellent par exemple la dichotomie anglo-saxonne entre culturalisme et fonctionnalisme des années 1930-1950 ou le célèbre duo-pôle français structuralisme/marxisme des années 1960-1980.

La caractérisation originelle de la discipline, la compréhension des « Autres » dans le cadre d'une macro-théorie universelle, a donc partiellement changé depuis un grand quart de siècle pour de multiples raisons. Le couple civilisé/primitif a, semble-t-il, vécu à l'échelle internationale et mondiale mais son image s'est déplacée pour se reproduire, sous d'autres qualificatifs, au sein de la plupart des champs nationaux. Ainsi les populations rurales ou campagnardes du tiers-monde, les terrains sociogéographiques originels de fait de nos disciplines, ont souvent été qualifiées, par extension, de primitives voir d'arriérées parce qu'elles étaient spontanément rétives au développement et à la modernisation. Les chercheurs locaux, pour ne pas parler des experts des organismes internationaux, ont d'ailleurs récusé pendant plusieurs décennies l'utilité de l'ethnologie et de l'anthropologie, pour ces mêmes raisons¹. Ces points de vue sont toutefois encore largement véhiculés, j'en ai été témoin à de nombreuses reprises, notamment dans mes enseignements en France, par des étudiants y compris de niveau doctoral, originaires aussi bien de pays du Sud que du Nord. La disparition des « grandes » théories n'a pas pour autant supprimé le sentiment de la différence, d'autant que ce sont maintenant les populations elles-mêmes, et les associations ou leaders qui les représentent, démocratiquement ou de manière auto-proclamée et autoritaire, qui réclament avec force, et souvent avec violence, le droit à une autonomie à la fois identitaire et communautaire. Le tissu social semble s'être délité depuis un quart de siècle puisque les concepts qui en construisaient les éléments constitutifs, comme celui de classe sociale ou de groupe tribal ou ethnique, ne sont plus du tout, à juste titre sans aucun doute, opérationnels sous cette forme schématique. L'altérité, la différence se sont transformées, toujours en France pour ce qui nous concerne, en *diversité*. Sa signification est plus chromatique, « culturelle » ou raciale mais elle est aussi, paradoxalement, plus individualisée. Comment critiquer ces à-peu-près et ces lieux communs, sinon ces préjugés, encore une fois très souvent partagés malgré eux par les ethnologues et les anthropologues lorsqu'ils choisissent et « construisent » leurs objets, si nos cadres explicatifs ne renvoient pas à une nécessité analytique impérieuse, capable de transcender une différence ou une altérité dont nous ne valorisons qu'une partie, celle qu'affectionne traditionnellement l'ethnologie et l'anthropologie ? Enfin cette altérité trouve sa source dans des habitudes plus pointillistes de recherche de terrain qui valorisent les entretiens individuels au détriment de l'observation immergée de collectifs anonymes sur la longue durée².

La conception de l'anthropologie comme science de l'Altérité se porte donc bien même si d'autres orientations ont tenté de s'universaliser en valorisant les flux de la mondialisation (Appadurai, 2001), la condition cosmopolite (Agier, 2013) ou de se particulariser par le biais d'un repli identitaire d'auto-anthropologie individuelle (Augé, 2014) ou communautaire (voir les anthropologues indiens étudiés par Assayag

1 Il est toutefois vrai que la vigueur de l'anthropologie du développement et de l'humanitaire depuis une vingtaine d'années infirme cette appréciation appliquée à une période plus ancienne. Voir Copans et Freud (2011) ; et Lewis et Gardner (2015).

2 Le terrain immergé de longue durée est certes un mythe malinowskien, nous le savons tous depuis trente ans (Stocking, 2003). Néanmoins la diminution des montants des financements, les nouvelles contraintes de leur attribution, par projet ciblé, le raccourcissement purement administratif de la durée des doctorats ont produit des effets particulièrement pervers par leur brutalité, et malheureusement, par leur acceptation par la communauté des chercheurs.

et Bénéï, 2004). Ce qui pose plutôt problème par contre est la démarche assez commune et partagée de court-circuiter totalement ou partiellement le moment de la construction théorique en tant que telle. Deux phénomènes se superposent ici, peut-être involontairement : l'inflation de ce qu'on pourrait appeler la réflexivité méthodologique et pratique d'une part, la diversification exacerbée des références conceptuelles d'autre part. La soi-disant fin des « Grands Récits » n'a évidemment pas mis fin à la réflexion théorique loin de là³ mais elle en a peut-être réduit le périmètre et l'ambition épistémologique. Les configurations démonstratives et explicatives sont devenues de plus en plus localistes, partielles, et non plus englobantes ou soi-disant universalisables. La floraison des nouveaux terrains et objets, ainsi que la démultiplication des points de vue au travers d'anthropologies nationales nouvelles mais aussi concurrentes, parfois surdéterminées par des conflits supra-idéologiques entre l'Occident et les « autres » anthropologies, a évidemment brouillé la simplicité des inspirations théoriques des années 1950 (pour ne pas parler de la période de l'entre-deux guerres). Parallèlement les succès de l'anthropologie ont soumis cette dernière à toutes les relectures possibles : la discipline est devenue à son corps défendant la propriété de toutes les sciences sociales dans la mesure où la notoriété de sa réflexivité méthodologique et déontologique (à propos des champs de l'humanitaire ou des pandémies par exemple) d'une part et sa spécialisation mondialiste première (les conflits ethno-identitaires et fondamentalistes et religieux) de l'autre ont enrichi les démarches analytiques de ces dernières. En retour les concepts voire les configurations théoriques de ces autres sciences sociales ont souvent préempté tout effort d'élaboration conceptuelle autonome⁴, la mondialisation des champs référentiels (mais surtout son anglo-saxonnisation) faisant enfin le reste.

La figure identitaire de l'anthropologie française mais également celle des autres anthropologies nationales ou « mondiales », n'est plus attachée à une formulation notionnelle ou conceptuelle simple et mobilisatrice comme cela était encore le cas il y a une trentaine d'années (la culture, la structure, le mode de production). C'est plus le terrain en tant que tel, à la fois comme lieu impliquant une approche plus ou moins « participante » et même empathique, comme espace de fixation sociale paroxystique (une « crise identitaire » latente) et enfin comme porteur d'une tonalité exotique qui semble définir aujourd'hui l'anthropologie. Les concepts se suivent au compte-goutte, renvoyant à des assises réflexives très particularistes (d'une partie d'un champ thématique ou d'une aire culturelle) et à une emprise proprement théorique, c'est-à-dire une articulation ou organisation spécifique et justifiée d'un ensemble de notions et/ou de concepts, secondaire, souvent timide, schématique ou mal assurée. Les gardiens des portes d'entrée disciplinaires vérifient rarement la qualité de ce bagage qui n'est le plus souvent connu que de seconde main. Ajoutons enfin que la lecture sélective et préfabriquée par les moteurs de recherche d'internet de certains textes fondateurs a pu

3 Voir par exemple la tentative de Philippe Descola (2005).

4 Voir par exemple l'omniprésence des réflexions de P. Bourdieu ou M. Foucault en anthropologie, y compris américaine. Bien que P. Bourdieu se soit qualifié d'ethnologue ou d'anthropologue à plusieurs reprises, ce n'est qu'au tout début de sa carrière, en Algérie au tournant des années 1960, qu'il a pu se comporter pratiquement comme tel (Martin-Criado, 2008). Quant à M. Foucault il paraît évident que sa pratique n'est que philosophique et que l'importation peu critique de ses concepts dans les différentes sciences sociales est très rarement réflexive.

brouiller la réflexion théorique d'ampleur puisqu'il suffirait de glaner uniquement les éléments conceptuels localement pertinents pour éclairer son sujet.

La configuration de plus en plus marginale, « sensible » et « difficile » du moment théorique

L'impératif catégorique du recours théorique ou même tout simplement conceptuel est ainsi soumis à une situation très tendue mais invisible ce qui rend sa reconnaissance légitime d'autant plus compliquée. Prenons par exemple les manuels d'introduction à l'anthropologie, à l'ethnologie ou à la sociologie. Malgré les mutations significatives de ces disciplines sur plus d'un demi-siècle, qui ne se retrouvent que très partiellement dans le contenu de certains de ces ouvrages, ces derniers s'ouvrent tous inévitablement sur un rappel historique, le plus souvent formel, des grandes idées et théories qui ont construit et marqué la discipline. Ce rappel peut aller d'un simple inventaire de noms, d'œuvres et de dates à une approche plus analytique qui évoque les terrains voir les commentaires et les débats critiques qui les ont accompagnés. Malheureusement cette préoccupation introductive n'est guère reprise ultérieurement dans les cursus et le souvenir de cette image d'Épinal impose une vision très sommaire de la nature même de la réflexion théorique une fois atteint les niveaux du master et du doctorat. Grille de lecture d'autant plus sommaire qu'il n'existe pas en France de synthèse critique actualisée des thématiques empiriques, régionales ou même conceptuelles comme on la trouve par exemple dans certaines publications américaines, l'annuaire *Annual Review of Anthropology* (... *of Sociology, of Political Science, etc.*) ou la revue *Current Anthropology*. Certains terrains font cependant l'objet de reprises analytiques, historiographiques et sociologiques qui remettent en perspective l'apport mais aussi les lieux communs véhiculés par certaines des œuvres fondatrices. Les travaux de M. Leenhardt, M. Griaule, M. Mead, B. Malinowski, M. Hunter ou encore des chercheurs du Rhodes-Livingstone Institute ont ainsi fait l'objet de revisites portant aussi bien sur les enquêtes empiriques que sur les inspirations conceptuelles, des plus passionnantes et des plus pédagogiques depuis au moins quinze ans⁵.

Deux autres types de phénomènes contribuent à marginaliser la sensibilité théoricienne sur le court terme. Le premier concerne la multiplication et l'accumulation considérable des recherches pendant ce dernier demi-siècle, avec pour conséquence involontaire une diffusion malgré tout de plus en plus restreinte hors de leur champ culturel et empirique, voire linguistique, initial, de la plupart de ces travaux. Contrairement à l'époque des grandes chapelles paradigmatiques ou théoriques où il suffisait de parcourir au maximum une demi-douzaine de publications pour se tenir au courant et des nouveaux terrains et des nouvelles élaborations méthodologiques et démonstratives, le foisonnement actuel nécessite des modes d'accès plus précis et surtout mieux orientés et toujours contextualisés. Bref, alors que les choix problématiques s'ouvrent presque à l'infini, la culture générale disciplinaire s'appauvrit au point que la notion même de culture théorique commune nécessaire à la reproduction du programme de l'anthropologie d'une part et la démarche historico-critique indispensable à la

5 Citons par exemple les ouvrages de G. Ciarcia (2003), S. Tcherkézoff (2001) ou encore L. Schumaker (2001).

réinvention intellectuelle permanente de cette tradition d'autre part semble abandonnée. Ce phénomène a pour conséquence mécanique un raccourcissement des temporalités référentielles, une fascination perverse pour l'actualité de la nouveauté ou de la mode empirique, un bricolage conceptuel imposant plutôt un large balayage *up to date* qu'une réévaluation des cheminements théoriques disciplinaires réels⁶.

Le second phénomène est plus ambigu : il provient de la nature même de l'histoire passée, exclusivement occidentale, et éventuellement coloniale, de la discipline. Aujourd'hui les sciences sociales de ce qu'on dénomme très maladroitement les Suds sont bien présentes dans un champ qu'on peut qualifier à la fois d'international et de mondial. Cet élargissement n'est pas seulement quantitatif, il est également politique, idéologique et bien entendu scientifique (Cunin et Hernandez, 2007). Les « autres » anthropologies ont pour certaines des histoires assez anciennes, comme les anthropologies indiennes, mexicaines ou sud-africaines, pour d'autres au contraire des traditions bien plus courtes. J'ai pour ma part essayé de démontrer qu'il n'existait malheureusement pas de traditions nationales en Afrique noire, à l'exception tout à fait particulière de celle de l'Afrique du Sud (Copans, 2007b).

Il conviendrait même de se poser une question bien plus fondamentale et quelque peu iconoclaste. Existe-t-il véritablement aujourd'hui des théories originaires des traditions non-occidentales et sont-elles connues des milieux professionnels occidentaux ? Bref la théorie est-elle un trait scientifique épistémologique de toute recherche en science sociale ou est-elle plus simplement un attribut socio-historique de la version originelle de la discipline, surdéterminée par les modes historiques d'apparition des formes d'intelligibilité de la pensée scientifique en Occident ? En effet les sciences sociales des Suds ne se sont pas construites dans la critique et le dépassement de la théologie et de la philosophie, voire de la pensée sociale ou de la formalisation juridique et idéologique. Au contraire ces sciences sociales sont apparues la plupart du temps dans la foulée des recherches étrangères importées sur leurs terrains. La critique postcoloniale de ces sciences sociales de la fin du 20^{ème} siècle a modifié ensuite ce contact et cette perception. Ces derniers phénomènes ont suivi une évolution et une logique tout à fait différentes de celles de la longue montée du mouvement des Lumières jusqu'au 19^{ème} siècle. D'ailleurs, d'autres mutations disciplinaires sont contemporaines de ces retournements mondiaux et concernent directement les pays occidentaux eux-mêmes. Il s'agit du passage de plus en plus fréquent du *field-work* au *homework*, en d'autres termes à la conduite d'une anthropologie chez soi, à domicile, *at home*. Bien entendu la plupart des traditions occidentales en matière de sciences sociales comportent un volet d'études folkloristiques ou ethnographiques nationales. Cette orientation a été en effet bien présente en France ou encore en Russie, voire en Allemagne ou dans les pays scandinaves alors qu'elle a été quasiment inconnue dans les pays anglo-saxons (Grande-Bretagne et Etats-Unis). Cette tradition spécifique a été ensuite cooptée ou négligée selon les courants théoriques de manière plus ou moins visible. Le traditionalisme de

6 Lors du décès de Claude Meillassoux en 2005, j'avais sondé mes étudiants de DEA et de doctorat dans mon séminaire à l'EHESS (une grande vingtaine) sur leur familiarité avec son œuvre. A ma totale stupéfaction seuls un ou deux d'entre eux avaient une vague idée de cette dernière et connaissaient son nom. Du coup, j'ai assuré dans la foulée deux cours d'initiation à ses travaux, m'interrogeant sans cesse sur les raisons d'une telle ignorance.

ces démarches sera complété à partir des années 1980-1990 par une modernisation et une synergie sociologique. Ainsi l'école française de la sociologie ethnographique qui articule sociologie des modernités et démarche ethnographique⁷ se penche-t-elle sur les mouvements sociaux actuels et les crises culturelles que traversent la France ou le monde euro-occidental.

Il va de soi que l'éclectisme conceptuel peut s'entendre de différentes façons : comme une sélection raisonnée et bien informée permettant une recomposition dynamique et homogène originale aux perspectives globalisantes ou alors comme un essai brillant et facile, aux accommodements conceptuels parfois incongrus, voir paresseux, sans évaluation analytique poussée et à la portée conjoncturelle et ponctuelle. Il n'est pas exigé d'une réflexion conceptuelle qu'elle soit immédiatement de portée générale, voire universelle mais il existe des contraintes épistémiques, historiques et sémantiques élémentaires, intrinsèques à ce domaine qu'il convient de respecter en connaissance de cause. Et c'est sur ce point d'une réflexion *en connaissance de cause* que les chercheurs en anthropologie doivent se mettre d'accord, afin de pouvoir reproduire, de manière élargie et continue, la configuration conceptuelle inédite qui leur est proposée. Cette dernière doit être par définition ouverte à la critique, à la déconstruction et à la recomposition et si, chemin faisant, la pertinence explicative, analytique et méthodologique s'avère discutable et incohérente, incomplète ou encore mal fondée, on doit être conduit à conclure, en quelque sorte, à une imposture théorique, à tout le moins à une proposition superficielle et mal construite. L'apparition de nouveaux corpus théoriques demande sans aucun doute du temps mais un projet de ce genre doit se mettre en place dès les premiers terrains afin que sa logique interne apparaisse suffisamment évidente au point d'influencer les analyses portant sur des objets ou des terrains totalement différents et inédits. L'éclectisme opportuniste et temporaire, le plus pratiqué malheureusement, est d'une toute autre nature et c'est lui qui dénature et dévalorise la spécificité et la nécessité du moment théorique car ce dernier ne peut exister que sous la forme d'une tentative permanente et récurrente de transcender le court terme épistémologique de la recherche en cours.

Le sentiment utilitariste (universitaire ou bureaucratique) qui irrigue une majorité des recherches actuelles en sciences sociales en vient même à pervertir insidieusement ce sentiment de la nécessité intrinsèque du moment théorique. Habillage rhétorique des travaux universitaires ou inversement de commande sociale, instrument de promotion intellectuelle grâce à un florilège de citations d'auteurs anciens ou très en vogue (l'auteur est « cultivé » !), remplissage métaphorique pour valoriser des données empiriques sans intérêt, tout peut être bon pour prouver une compétence théorique, qu'elle soit d'inspiration dogmatique ou au contraire éclectique⁸.

7 Voir les travaux de Stéphane Beaud et Florence Weber et leur *Guide d'Enquête de terrain* (2010).

8 Il est évident que le moment théorique exige un champ référentiel particulier et préalable qui prouve la qualité de ses lectures, indépendamment du processus analytique qui le mobilise.

Les limites des réflexivités méthodologiques, éthiques et empathiques face aux nécessités d'une réflexion conceptuelle propre

Partisan il y a déjà un demi-siècle de la restitution des processus de l'enquête, y compris au plan des inspirations théoriques, nous avons suivi de près les différentes évolutions disciplinaires qui ont conduit à la critique post-moderne puis à l'autoréflexivité à partir du milieu des années 1970. Cette attitude nous a conduit à privilégier une démarche en terme de sociologie de la connaissance appliquée tant aux objets de nos propres recherches qu'au domaine des études africaines, notamment sénégalaises, et bien entendu de l'anthropologie française (Copans, 1991, 2007a). Il est impossible de séparer les différents niveaux de la réflexivité car le mode de fabrication des sciences sociales est un tout où interagissent de manière permanente des éléments distincts, plus ou moins hiérarchisés logiquement et ordonnés dans le temps. La variété des choix déductifs ou au contraire inductifs, pour employer des termes un peu scolaires, ne se discute plus mais il est certain que la montée en puissance de ces derniers, en France (voir Olivier de Sardan, 2008) a pu conduire à un oubli involontaire de la théorie. Cette dernière ne semble plus être un préalable incontournable, sinon de façon symbolique, à la recherche empirique⁹ d'autant qu'elle est plus difficile à maîtriser efficacement. Il est évident qu'en France la réflexivité a surtout pris l'image d'une autoréflexivité très personnalisée dont les traditions d'origine, mémorielles et littéraires sont toujours bien présentes. L'importance et la qualité de ces réflexions sont évidentes et indiscutables au point qu'elles ont suscité l'apparition de véritables recherches socio-historiques critiques sur certains auteurs ou enquêtes plus ou moins célèbres du temps passé¹⁰. Toutefois deux phénomènes ralentissent les effets de cette dialectique.

Le premier renvoie au rôle grandissant du registre éthique qui couvre autant les conditions matérielles et psychologiques de l'accès aux terrains « sensibles » et « difficiles » que l'importance des demandes administratives des financeurs des recherches (le rôle des Comités d'éthique de recherche : voir Mondain et Bologo, 2012 ; Lederman, 2013) ou encore les nouvelles formes dites « participatives » du partenariat développementaliste. L'anthropologue d'aujourd'hui en est venu à passer son temps à rendre des comptes au lieu de simplement rendre compte : à ses collègues du Sud (la critique postcoloniale), aux populations qui seraient abusivement et immoralement enquêtées (interdiction d'enquêter ou de publier sans leur autorisation), aux administrations bureaucratiques qui le financent, aux organismes internationaux ou non gouvernementaux qui l'accueillent ou l'utilisent. Certes les carrières se décident toujours dans le cadre des centres de recherche ou des publications (ou dès les soutenances !) mais comme nous l'avons vu plus haut l'argument théorique n'est plus, loin de là, un critère décisif d'évaluation. La réflexivité est plutôt réduite à une sur-réflexion méthodologique voire éthique qui ne laisse plus guère de temps

9 Voir le sens de la redécouverte de l'Ecole sociologique dite de Chicago depuis vingt ans en France par la sociologie, démarche qui valorise l'entretien et l'observation directe et qui du coup la rapproche de l'ethnologie.

10 Voir les travaux cités aux notes 4 et 5.

aux discussions et critiques conceptuelles de fond¹¹. La psychologisation des comportements, l'empathie pour les enquêtés souvent métamorphosés en « victimes » de la société, de la mondialisation ou des événements, l'avenir professionnel de plus en plus détourné des réflexes et valeurs d'une recherche de type fondamental, sans parler de l'anti-intellectualisme largement dominant au plan mondial sont autant de facteurs qui gangrènent insidieusement l'anthropologie de l'intérieur.

Il apparaît alors évident que pour assumer une position véritablement éthique dans la recherche il faut renverser les termes de la situation et *mener en premier une autoréflexivité conceptuelle* rigoureuse face aux objets préconstruits idéologiquement qui orientent trop souvent les appels d'offres de nos programmes de recherche mais aussi les projets individuels (y compris doctoraux) ou d'équipe qui seraient apparemment plus « purs » et mieux protégés des effets pervers des demandes sociales et politiques ou ... bureaucratiques-universitaires. Encore une fois il ne s'agit pas de refuser ce dernier type de recherche d'autant qu'elle se présente de plus en plus souvent comme de la recherche tout à fait fondamentale. Le parasitage idéologique, culturel, commun (du sens commun) des sciences sociales est épistémologiquement consubstantiel, de manière générique, à ces disciplines. Mais en privilégiant les démarches et préoccupations éthiques qui constitueraient comme une muraille première face à ces infiltrations invisibles, le chercheur se démunirait de fait de ses instruments les plus performants, à savoir les concepts et leurs configurations plus théoriques. Il existe un ordre rationnel aux multiples moments d'une recherche en science sociale : l'instance éthique n'a de sens que si elle accompagne *et non précède* la « construction » conceptuelle voir même tente de s'y substituer. Car dans ce dernier cas c'est souvent de manière explicite, et pour une « bonne » cause, qui n'a rien à voir avec la rigueur de la démonstration anthropologique ou sociologique, que l'on élabore ses objectifs de recherche¹².

Références citées

- AGIER, Michel, 2013. *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*. Paris : La Découverte.
- APPADURAI, Arjun, 2001. *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris : Payot.
- ASSAYAG, Jacky et Véronique BENEI (éds), 2004. *At home in diaspora : South-Asian scholars and the West*. Bloomington : Indiana University Press.
- AUGE, Marc, 2014. *Une ethnologie de soi. Le temps sans âge*. Paris : Le Seuil.
- BEAUD, Stéphane et Florence WEBER, 2010 [1997]. *Guide d'enquête de terrain*. Paris : La Découverte.

11 On évalue plus la correction de la référence, éventuellement la pertinence de son emploi mais beaucoup plus rarement le bien-fondé proprement théorique de l'emprunt ou de l'inspiration.

12 Un article très récent rédigé par deux africanistes américains nous apprend que le complexe militaire et de renseignement des Etats-Unis finance de plus en plus, depuis une dizaine d'années, les recherches dans la plupart des disciplines scientifiques au détriment des financements fédéraux récurrents en matière de recherche publique. Les études des aires régionales en sciences sociales sont des plus concernées, notamment en Afrique noire et au Moyen-Orient (Martin et McQuade, 2014). L'impératif théorique paraît du coup bien idéaliste face à cette nouvelle instrumentalisation secrète et clandestine des sciences sociales. Pour les époques passées, voir Copans (1975) et Bonhomme (2007).

- BONHOMME, Julien, 2007. « Anthropologues embarqués », posté le 4 décembre 2007 sur « La vie des idées. fr », <<http://www.laviedesidees.fr/Anthropologues-embarques.html>>.
- CIARCIA, Gaetano, 2003. *De la mémoire ethnographique. L'exotisme du pays dogon*. Paris : Editions de l'EHESS.
- COPANS, Jean (éd.), 1975. *Anthropologie et impérialisme*. Paris : F. Maspero.
- , 1991. « Les noms du géer. Essai de sociologie de la connaissance du Sénégal par lui-même, 1950-1990 », *Cahiers d'études africaines*, 123, pp. 327-362.
- , 2007a. « Les dialectiques infinies des images de soi de l'anthropologie française : une science sociale une mais divisible ? », in Olivier Leservoisier et Laurent Vidal (dir.), *L'anthropologie face à ses objets. Nouveaux contextes ethnographiques*, pp. 19-40. Paris : Editions des archives contemporaines.
- , 2007b. « Les frontières africaines de l'anthropologie. Un demi-siècle d'interpellations », *Journal des anthropologues*, 110-111, pp. 337-370 ; (Copans 1991 et Copans 2007b ont été repris dans le recueil *Un demi-siècle d'africanisme africain. Terrains, acteurs et enjeux des sciences sociales en Afrique indépendante*, publié en 2010 chez Karthala, Paris).
- , 2009. « La troisième mondialisation de l'anthropologie : une anthropologie sans frontières historiques, politiques, culturelles ou scientifiques ? », in Francine Saillant (éd.) *Réinventer l'anthropologie ? Les sciences de la culture à l'épreuve des globalisations*, pp. 67-85. Montréal : Liber.
- COPANS, Jean et Claude FREUD (dir.), 2011. *Les sciences sociales au miroir du développement*, dossier de la revue *Cahiers d'études africaines*, 202-203.
- CUNIN, Elisabeth et Valeria HERNANDEZ (dir.), 2007. *Anthropologie des autres et autres anthropologies*, dossier de la revue *Journal des anthropologues*, 110-111.
- DESCOLA, Philippe, 2005. *Par delà Nature et Culture*. Paris : Gallimard.
- GARDNER, Katy et David LEWIS, 2015. *Anthropology and Development. Challenges for the twenty-first century*. Londres : Pluto Press.
- LEDERMAN, Rena, 2013. « Ethics, principles and comparative perspectives », in James G. Carrier et Deborah B. Gewertz (eds), *The handbook of sociocultural anthropology*, pp. 588-561. Londres : Bloomsbury.
- MAIR, Lucy, 1969. *Anthropology and social change*. Londres : The Athlone Press, University of London.
- MARTIN-CRIADO, Enrique, 2008. *Les deux Algéries de Pierre Bourdieu*. Bellecombe-en-Bauges : Editions du croquant.
- MARTIN, William G. et Brendan INNIS McQUADE, 2014. « Militarising – and marginalising ? – African Studies USA », *Review of African Political Economy*, 141, pp. 441-457.
- MONDAIN Nathalie et Eric BOLOGO ARZOUMA (dir.), 2012. *La recherche en contexte de vulnérabilité. Engagement du chercheur et enjeux éthiques*. Paris : L'Harmattan.
- OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre, 2008. *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant.
- SCHUMAKER, Lyn, 2001. *Africanizing anthropology. Fieldwork, networks and the making of cultural knowledge in Central Africa*. Durham : Duke University Press.
- STOCKING, George W. Jr., 2003 [1983]. « La magie de l'ethnographe. L'invention du travail du terrain de Tylor à Malinowski », in Daniel Céfai (dir.), *L'enquête de terrain*, pp. 59-138. Paris : La Découverte.
- TCHERKÉZOFF, Serge, 2001. *Le Mythe occidental de la sexualité polynésienne (1928-1999)*. Paris : Presses universitaires de France.